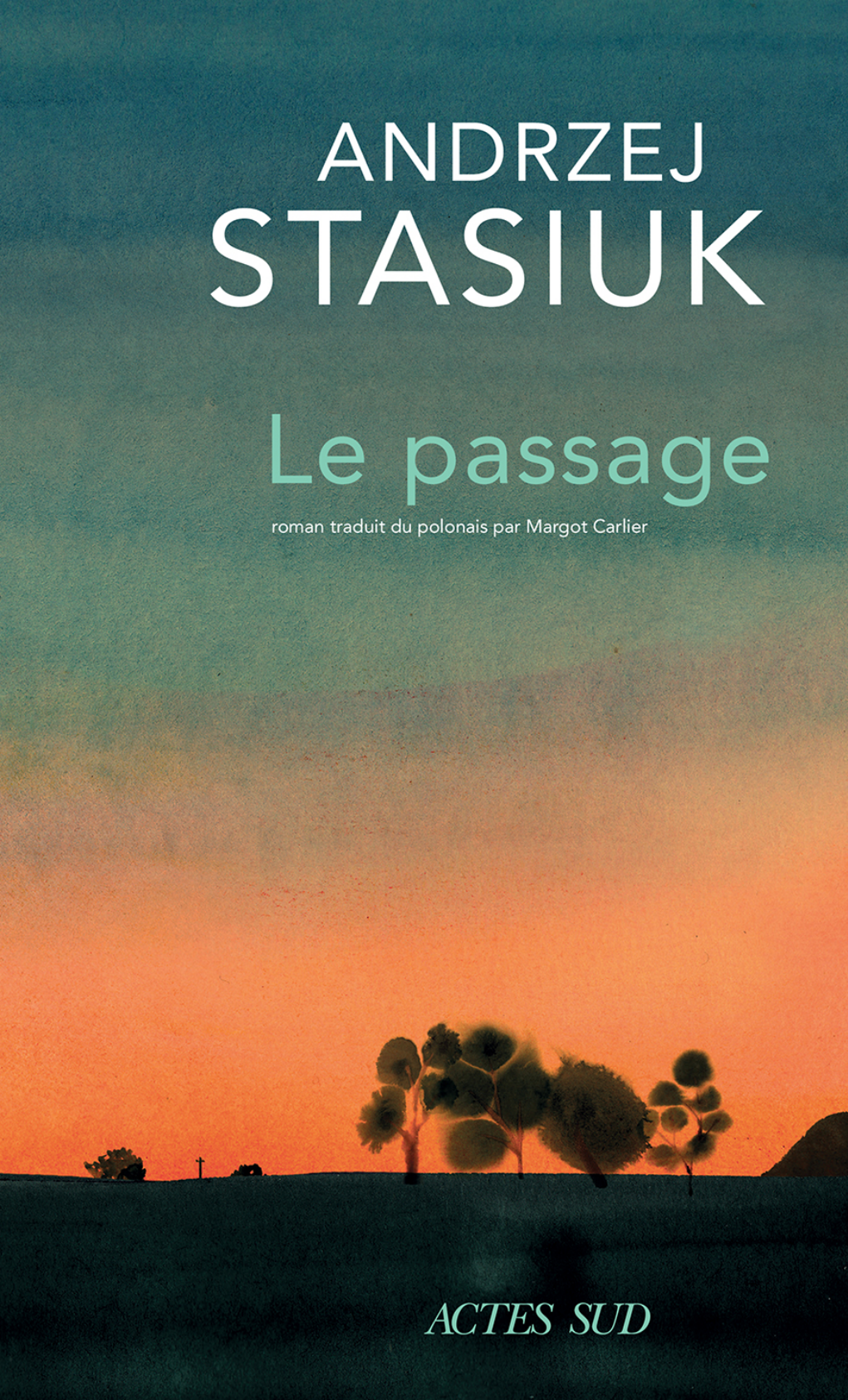


ANDRZEJ STASIUK

Le passage

roman traduit du polonais par Margot Carlier



ACTES SUD

“Lettres polonaises”
Ouvrage conseillé par Margot Carlier

DU MÊME AUTEUR

PAR LE FLEUVE, Le Passeur, 2000.

DUKLA, Christian Bourgois, 2003.

CONTES DE GALICIE, Christian Bourgois, 2004.

MON EUROPE (avec Iouri Androukhovitch), Noir sur Blanc, 2004.

L'HIVER, Noir sur Blanc, 2006.

LE CORBEAU BLANC, Noir sur Blanc, 2007.

SUR LA ROUTE DE BABADAG, Christian Bourgois, 2007.

NEUF, Christian Bourgois, 2009.

FADO, Christian Bourgois, 2009.

MON ALLEMAGNE, Christian Bourgois, 2010.

TAKSIM, Actes Sud, 2011.

POURQUOI JE SUIS DEVENU ÉCRIVAIN, Actes Sud, 2013.

UN VAGUE SENTIMENT DE PERTE, Actes Sud, 2015.

L'EST, Actes Sud, 2017.

MON BOURRICOT, Actes Sud, 2021.

Ouvrage publié avec le soutien de
The © POLAND Translation Program



Titre original :

Przewóz

Éditeur original :

Czarne, Wołowiec

© Andrzej Stasiuk, 2021

Illustration de couverture : © Marc Martin

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-20029-9

ANDRZEJ STASIUK

Le passage

roman traduit du polonais
par Margot Carlier

ACTES SUD

Il sentit qu'il ne touchait plus le fond. Il se pencha un peu plus, mais la rame effleura à peine la vase et le courant la tourna dans sa main. Il se redressa, laissant sa barque aller à vau-l'eau vers l'aval, jusqu'à ce qu'elle se mette à virer, entraînée par un tourbillon. Puis il replongea la pale, appuya le manche contre le bord et revint vers l'eau calme. Il faisait noir, le silence était profond. Parfois, un poisson surgissait à la surface, et il s'imaginait alors apercevoir son éclat argenté. Ou peut-être le voyait-il vraiment, car malgré l'obscurité sa mémoire gardait une image précise des alentours. Il pouvait compter les grands peupliers de la rive gauche. Citer les noms des fermiers. Il savait exactement où se terminaient les bâtiments du village, laissant la place à trois maisons isolées, séparées de près d'un kilomètre les unes des autres. Il savait à quel endroit la rivière, profonde de plusieurs mètres près de la haute berge, redevenait plate, avant de déborder sur le rivage en formant de petites baies, envahies de roseaux. Il distinguait les odeurs de chaque berge. La rive gauche sentait la vase et l'osier. La droite était plane, sablonneuse et dépourvue d'arbres. C'est là que s'étendaient les prés, exhalant une odeur de bovins, d'engrais séché et d'absinthe. L'été, par la nuit la plus noire, il lui suffisait de

humér l'air pour tenir sa barque au milieu de la rivière. Comme en ce moment.

Il déplaça doucement la rame sur l'autre côté de son embarcation. Le bruit du bois détrempé était sourd et léger. Il entendit un craquement sec quelque part au loin, puis le ciel s'illumina d'une lueur verdâtre. Une forme sombre remua au fond du bateau.

— Reste couché, murmura-t-il.

Presque immobile, une fusée éclairante s'était perchée dans le ciel noir, telle une étoile funeste. Instinctivement, il donna un bref coup de rame, même s'il savait que le projectile avait été tiré plusieurs kilomètres en amont et que lui avançait sous le couvert de l'obscurité. La forme bougea à nouveau, faisant chavirer légèrement le bateau.

— Ils tirent.

— Reste couché. Ils éclairent seulement.

— Ils vont nous voir.

— Non. C'est trop loin. Ne bouge pas.

L'homme allongé au fond du bateau se releva à quatre pattes. Le passeur sortit sa rame de l'eau et le repoussa de son extrémité ferrée. L'autre gémit et s'étala au fond de la coque.

— Je t'ai prévenu.

La fusée se consuma petit à petit, puis s'éteignit.

Finalement, la barque rasa le sable. Il donna quelques coups de rame supplémentaires pour s'échouer sur la berge. La rive n'était pas bien haute à cet endroit, malgré un léger escarpement.

— Sors ! dit-il.

L'homme se dégagea maladroitement du bateau. Il puait la saleté et la faim. Il trébucha, se redressa avec difficulté, traînant derrière lui sa pelure trempée.

— Grimpe sur la berge et descends le long de la rivière. À un moment, tu verras des buissons. Continue,

mais tiens-toi loin de l'eau. Surtout ne t'aventure pas dans les fourrés, il y a des marécages là-bas.

— Quelqu'un devait m'attendre.

— Peut-être, mais il n'est pas venu.

Il repoussa doucement le bateau vers le large. Remua énergiquement la rame pour que l'eau efface les traces sur le sable. Il se laissa entraîner par le courant ; cette fois-ci, il ramait de toutes ses forces pour traverser la rivière au plus vite et regagner l'autre berge. L'eau était peu profonde. Il sentait le fond sous sa pagaie, l'odeur de vase et de bouse de vache. C'est ici que le village conduisait le bétail à l'abreuvoir. Bientôt, il entendit la proue frôler les roseaux. Il les longea, poursuivant son trajet vers l'aval. La pale s'enfonçait dans le fond vaseux. Finalement, il déboucha dans un bras étroit jouxtant la rivière, mais séparé d'elle par une bande de terre couverte de saules. D'une largeur de deux barques, guère plus, il se terminait par une roselière touffue et sans issue. Il l'avait découverte l'année précédente, alors qu'il longeait la rive, les pieds dans l'eau et épuisette à la main. À présent, après avoir atteint le bout du bras, il sortit prudemment sur une étroite bande de terre vierge de toute végétation. Il attacha sa barque avec une chaîne et entra dans l'eau qui lui arrivait presque jusqu'à la taille. Il décrocha ensuite le fil enroulé autour d'un osier et remonta un filet rempli de poissons. Ils se mouvaient à grand-peine. De temps à autre, un ventre étincelait çà et là de ses écailles argentées. Le jour pointait. Il retira une canne à pêche en osier, cachée dans un buisson. Puis, les pieds dans l'eau, il retourna vers le courant principal pour atteindre tant bien que mal l'endroit où le bétail venait s'abreuver. C'est là seulement qu'il regagna la terre ferme.

Le village dormait encore. Il était trop tôt pour allumer les poêles. Les chiens aussi dormaient. Il remonta

un sentier sablonneux. Ses vêtements mouillés lui collaient à la peau et il avait froid. Il accéléra le pas. Il passa avec indifférence devant une chapelle à la croisée des chemins. Celui de gauche menait à l'église. Il marcha droit devant lui. Les maisons paysannes se serraient les unes contre les autres. Il se dit que tout était calme comme un dimanche, alors qu'on n'était que samedi pourtant. De loin, il entendit le tintement d'une chaîne contre une mangeoire. Du sable collait à ses chaussures. Il les enleva, les noua ensemble et les suspendit à son épaule. Le sable était chaud sous ses pieds. Après les dernières maisons, il tourna à droite et passa devant un moulin à vent. Il contempla la route sablonneuse qui descendait à travers champs, puis s'élevait légèrement pour disparaître derrière les collines lointaines. Trois fermes se nichaient dans des bosquets de hauts peupliers. Dispersées, éloignées les unes des autres de plusieurs centaines de mètres, elles étaient quasiment invisibles dans la pénombre du petit matin. Des constructions en bois, recouvertes de toits de chaume. "On dirait qu'il n'y a personne", songea-t-il. Dans la cuvette où s'abîmait la grand-route s'étendaient des prairies humides. À cette heure matinale, elles semblaient presque noires. Il fit quelques centaines de pas encore, avant d'emprunter un sentier de campagne. Boueux et dégradé par les roues. Des deux côtés, le blé était aplati, mêlé à la terre noire. Il pénétra dans l'ombre projetée par des peupliers majestueux.

Il entendit un *Halt !* et s'arrêta quelques pas plus loin. Un soldat se tenait sous un pommier branchu, un MP 40 en bandoulière, le canon vers l'avant, mais ses doigts ne reposaient pas sur la détente. L'Allemand fit un petit signe de la tête, puis recula d'un pas pour s'appuyer de nouveau contre l'arbre.

Il longea la clôture et arriva au portail devant lequel était postée la deuxième sentinelle.

— *Gut Morgen*, marmonna-t-il en poussant le battant.

— *Morgen*, répondit le soldat. Qu'est-z que z'est ?

— Des poissons, dit-il en soulevant le filet de pêche.

Le soldat s'approcha pour voir les poissons. Du fond de la cour vinrent un autre bidasse, puis un autre encore. Ils parlaient avec animation, mais lui n'y comprenait rien. Il entendit les mots *Hecht* et *Barsch* répétés à plusieurs reprises et en déduisit qu'ils se disputaient pour déterminer l'espèce. Ils tournaient et retournaient le filet avec les quatre malheureux poissons. Passaient les doigts à travers les mailles, sans se soucier de la glaire visqueuse.

— Des perches et des gardons, dit-il. Je vous donne les deux plus gros contre deux paquets de *cigareten*. *Zwei* contre *zwei*.

Ils reprirent leur discussion. Le premier, celui avec le fusil, semblait leur expliquer quelque chose.

— *Gut*, lança-t-il finalement.

Le dos appuyé contre la porte de la grange, il se réchauffait au soleil. Le regard fixé sur les soldats qui traînaient dans la cour en uniformes débraillés. S'asseyaient avec leur gamelle à la table en bois. Près du puits, une cuisine de campagne répandait de la fumée. On sentait une odeur de graisse chaude, d'oignons et de tabac. De l'autre côté de la cour se dressait une maison en bois au toit de chaume, bâtie sur des fondations en pierre. Trois marches menaient à l'entrée. C'est là justement que se dirigeait un cuisinier en tablier blanc ; il portait un plateau sur lequel se trouvaient une cruche, une marmite avec son couvercle et des assiettes. Le mur de la grange était chaud. Tout cela, il le regardait en grillant une cigarette. La blouse blanche, les chaudrons astiqués près

du puits, la torpeur tranquille du campement. Dans le verger derrière la maison stationnaient des blindés aux longs canons abaissés. Des filets de camouflage avaient été tendus entre les arbres. Certains avaient leur écorce abîmée. Les tracteurs d'artillerie aussi étaient masqués. Ils avaient donc traîné tout cet équipement sur des centaines, voire des milliers de kilomètres, pour l'installer ici, au milieu des pommiers en fleur, et profiter d'un repos paisible. Eux, si puissants, allaient maintenant faire frire ses poissons, qu'il leur avait cédés pour un très bon prix. Ils avaient des cigarettes et des barils d'essence, et ordonnaient régulièrement aux filles du village de venir laver leurs calbuts et leurs maillots de corps. Depuis le printemps, il logeait dans cette grange et, chaque matin, il voyait le cuisinier en tablier blanc se diriger vers la maison avec une cruche remplie de café. Sous un vieux poirier, il avait construit un fourneau en brique, dont le tuyau en zinc montait jusqu'à la cime de l'arbre. Ensuite, il avait étendu un drap entre les branches. À l'instar des soldats allemands, avec leurs filets au-dessus des blindés. Désormais, il était possible de cuisiner même pendant la pluie. À présent, une femme s'affairait devant la plaque du four. Pieds nus, tablier, cheveux noirs dépassant d'un fichu rouge défraîchi. Il pouvait sentir l'odeur du poisson frit. Il se leva et se dirigea vers l'étable. Le portail était ouvert, bloqué avec une perche. Il pénétra dans l'intérieur sombre et chaud. À sa vue, une vache se mit lentement debout. Il détacha le licol de son cou, et elle s'orienta vers la sortie. Sans qu'on la presse, elle emprunta le sentier qui longeait la lisière du verger, menant jusqu'à la bande sombre des prairies. Il la suivit. L'herbe était humide et froide. Il retroussa les jambes de son pantalon. La vache baissa la tête et se mit à brouter. Son flanc roux brillait au soleil comme du fer brûlant. Une chaîne abandonnée

rutilait dans l'herbe. Depuis que l'armée stationnait dans les parages, il ne craignait plus les voleurs et n'emportait pas la chaîne pour la nuit. Il l'attacha autour des cornes de la bête. Il sentit rayonner la chaleur de son cou et y passa machinalement la main. Il déterra un pieu en acier et le planta un peu plus loin à l'aide d'une pierre. Tout au fond de ce ravin herbeux se trouvait un puits peu profond et rempli d'une eau boueuse, ceint d'une margelle en bois. Il était certain que la femme avait déjà abreuvé la vache à l'aube, mais vérifia néanmoins que le seau au bord cabossé était bien à sa place. Il l'était. Tout comme la chaîne.

Il remonta le ravin pour atteindre le sommet d'un petit coteau le long duquel passait la frontière. Là, sur un sentier champêtre, il pouvait enfin sécher ses pieds gelés. Il voyait maintenant la ferme sur la colline d'en face, les peupliers, le verger, mais les canons et les blindés restaient invisibles. Au loin se dessinait l'autre rive. Basse, d'un gris-vert, plate comme une steppe, elle s'étendait jusqu'à l'horizon. Près de la rivière, les berges étaient envahies de buissons d'osier. Il connaissait parfaitement tous les marécages qui gagnaient du terrain au printemps, si bien que la rivière semblait deux fois plus large. À présent, l'eau y croupissait, verdâtre et immobile. Si dense qu'elle ne reflétait même pas le soleil. Le village de Nagórna, situé à l'aval, ressemblait à des traits gris crayonnés dans le paysage. Les villageois ne possédaient pas leur propre église. Le dimanche, au lieu de parcourir sept kilomètres à pied, ce qui demandait un certain effort, ils allaient sur la berge et le hélai. L'eau portait bien leurs voix. Il descendait alors la pente, détachait sa barque et partait les chercher. Lorsque la rivière était haute, il pouvait presque atteindre les premières habitations. Ils ne possédaient pas d'église, ils ne possédaient

rien, hormis une douzaine de masures, des pâturages humides et une butte sablonneuse à l'extérieur du village, où ils plantaient des pommes de terre et semaient de l'avoine, guettant ensuite avec inquiétude la grêle, la pluie ou la sécheresse. Ils grimpaient dans son bateau, leurs chaussures à la main. Les femmes retroussaient leurs jupes. Avec leurs fichus, leurs capotes imprégnées d'une odeur de naphthaline. Rasés et lavés. Ils lui refilaient quelques sous, un billet, un œuf. Il rangeait soigneusement les œufs dans un panier rempli de foin.

— Faudrait vous cotiser pour en construire une, leur avait-il dit un jour.

— Pas la peine de s'emmerder avec ça, avait répondu un paysan. On n'a ni avec quoi ni pour qui.

C'était la stricte vérité. En cinq passages, il pourrait transporter tout le village, avait-il alors pensé.

— Tu peux parler, toi, puisque vous avez toujours votre église orthodoxe, avait renchéri une bonne femme.

À présent, il ne pouvait plus que regarder l'autre rive, éloignée de deux kilomètres. Il se dit qu'il aurait besoin d'une paire de jumelles. De temps en temps, sur la route jouxtant l'horizon, s'élevaient des nuages de poussière. Il serait en mesure de repérer des soldats isolés sans trop s'approcher de la rivière. Ils patrouillaient le long de la berge à la recherche de traces de pas dans le sable ou la boue. Un jour, il attraperait un silure d'un mètre et l'échangerait contre une paire de jumelles, songea-t-il, et il se mit à rire doucement.

Quand il eut fini de manger, la femme prit son assiette et la porta dans une bassine en fer-blanc, posée près du feu. Il la regarda s'éloigner. Elle versa de l'eau bouillante du chaudron, s'accroupit et commença à faire la vaisselle. Elle déversa ensuite l'eau sale, puis remplit à nouveau

la bassine pour le rinçage. Tout cela, elle le faisait prestement, avec légèreté, sans cette lenteur des paysannes qui, depuis leur jeunesse, ressentent une éternelle lassitude. Ils ne possédaient que deux assiettes en faïence, à bordure bleue. Le reste, les bols, le broc et les gobelets, était en fer émaillé. Elle les posa dans l'herbe pour les faire sécher. Puis elle revint et s'assit à côté de lui. Il alluma une cigarette, en tira quelques bouffées et la lui tendit. Elle la saisit, la garda un moment entre le pouce et l'index, avant de prendre une bonne taffe à son tour, tournant avec maladresse le dos de sa main vers l'extérieur. Elle savourait la fumée, comme si c'était quelque chose à manger ou à boire.

— C'est bon, dit-elle.

Elle tira de nouveau sur la cigarette et voulut la lui rendre, mais il fit non de la tête.

— Vas-y ! lança-t-il.

Quelques poules prenaient un bain de sable. La poussière chatoyait au soleil. Filtrée à travers le feuillage, la lumière tachetait la cour de la ferme. Un chat noir se prélassait dans un cercle ensoleillé. Un coq rouge faisait le tour de son cheptel. Une voiture en tôle, dépourvue de toit, se gara devant la maison. Le chauffeur salua l'officier posté sur les marches. La voiture redémarra aussitôt avec un vrombissement sourd du moteur, répandant derrière elle une odeur de gaz d'échappement qui envahissait les narines.

— Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle.

— Comme d'habitude, répondit-il. Ils ont tiré à plusieurs reprises depuis Dorohucza, pour faire peur. Ils tirent à peu près toutes les heures.

— On t'a payé au moins ?

— J'ai fait traverser un seul gars. Oui, il a payé. Je me fais toujours payer d'avance. Il avait la frousse.

— J'aurais peur, moi aussi.

— Il devait juste se taire, c'est tout. Je ne me suis jamais fait prendre.

— S'ils t'attrapent, t'es mort.

Ils étaient assis sur un petit banc sous un buisson de lilas, se touchant presque. Lui, penché, les coudes sur les genoux ; elle, toute droite, les mains posées sur son giron. Tous les deux enfonçaient leurs pieds nus dans le sable chaud. Difficile de dire s'ils ressemblaient à un couple marié ou plutôt à une sœur et un frère.

— Ils ne m'attraperont pas, lança-t-il avec indifférence. De ce côté-ci, ils s'aventurent rarement la nuit, et c'est sans doute pareil sur l'autre rive. Peut-être qu'ils tirent juste pour faire peur. Toujours depuis Dorohuczka ou Nurzec. Jamais entre ces deux villages.

— Qu'un Allemand ait la trouille, c'est évident, mais un Russe ?

— Le Russe, lui, n'a pas envie de se fatiguer, dit-il.

Au loin, ils entendirent le rugissement d'un moteur. Un nuage de poussière s'éleva sur la route près du moulin à vent. Quelques minutes plus tard, un side-car pénétra dans la cour. Le conducteur portait des lunettes de moto et une veste militaire vert-marron. Il sauta de sa selle et grimpa en courant les marches de la maison. Sans même avoir coupé le moteur. Un instant plus tard, il était déjà de retour. Il enjamba son engin, appuya sur l'accélérateur, fit demi-tour et disparut dans un tourbillon de poussière. Les poules sursautèrent, quittèrent leurs trous dans le sable et se précipitèrent vers la grange.

— Zündapp, dit-il, ne s'adressant ni à elle ni à lui-même.

— Il y a de l'agitation aujourd'hui, remarqua-t-elle.

— Zündapp, répéta-t-il.

— Quoi ?

— C'est la marque de la moto, murmura-t-il.

— Et alors ? demanda-t-elle sans manifester le moindre intérêt.

— Rien. C'est pour dire.

Il fouilla dans la poche de son pantalon et en sortit des cigarettes. Il s'approcha du fourneau, prit un charbon noir, souffla dessus pour attiser la flamme, alluma sa cigarette et revint s'asseoir à côté de la femme. Il tira une bouffée, expira la fumée par la bouche, puis essaya d'aspirer par les narines le petit nuage qui s'étiolait.

— Il me faudrait des jumelles, reprit-il après un moment.

— Une moto, des jumelles, et quoi d'autre encore ? grogna-t-elle.

— Les jumelles, ça serait vraiment utile. Ça me permettrait de savoir comment les Russes se déplacent pendant la journée. S'ils se tiennent loin ou près du rivage. Et comment ils contournent les marais. Là-bas, il est impossible de rester totalement en dehors de l'eau. Même quand c'est la sécheresse, on ne passe pas. L'eau vous arrive vite à la ceinture et vous aspire. Peut-être qu'ils ont fabriqué des passerelles, mais ça m'étonnerait. Quoi qu'il en soit, une paire de jumelles me serait bien utile, conclut-il.

— Alors, tu n'as qu'à leur en acheter une, à eux, dit-elle, les yeux pointés sur le fond de la cour.

Il suivit son regard. Les poules avaient repris leur place dans le sable. Des soldats s'affairaient sous les filets de camouflage dans le verger. Ils avaient ôté leurs vestes et leurs chemises et, en simple maillot de corps, s'occupaient des canons d'artillerie. Ils tournaient, déplaçaient, ajustaient les leviers, lubrifiaient les mécanismes. Des bribes de leurs conversations résonnaient dans la cour. Ils se déplaçaient lentement, avec indolence presque,

mais n'interrompaient pas un seul instant leur activité. Un sous-officier en uniforme surveillait leur travail en passant d'un poste à l'autre. Il fit une remarque à l'un des soldats en faisant rire plusieurs autres. En vérité, cette scène n'avait en elle rien de menaçant. L'air sentait les pommes de terre cuites, les oignons frits et la fumée de cigarette. À la lisière du verger se dressaient quelques tentes couleur gris-vert, camouflées comme l'artillerie.

— Ce ne sont pas des gendarmes. C'est une véritable armée, dit-il à mi-voix. Bon, je vais me coucher, ajouta-t-il en se levant avec mollesse.

— Va ! dit-elle. Mais laisse-moi une clope.

Il sortit une cigarette du paquet, la lui tendit et partit à la grange. À l'intérieur, il faisait frais. Des rais de lumière filtraient en diagonale par les interstices entre les poutres. Dans leur clarté, on voyait flotter des particules de poussière. Il attendit que ses yeux s'habituent à la pénombre. Au fond à gauche se trouvait une vanneuse en bois, recouverte de poussière sèche. La grange entière sentait la poussière, le foin éventé et la paille. Il avança vers le pilier sur lequel était accroché un vieux collier d'épaule. Du crin s'en échappait par une déchirure. Il rapprocha son visage pour le reniffler. L'odeur du cheval était à peine perceptible.

À droite de la porte découpée dans le portail, ils s'étaient aménagé un logis de fortune : une armoire en bois, un coffre peint en vert, une table, deux tabourets et la pailasse de la femme, posée sur quatre rondins. Le reste, ils le gardaient à l'extérieur. Il dépassa tout ce mobilier avec indifférence, s'assit sur une poutre séparant le fenil et passa les jambes de l'autre côté. Là, sur un amas de vieux foin, s'étalait une couverture pour chevaux sur laquelle s'amoncelaient quelques plaids défraîchis et un oreiller. Il se déshabilla et s'allongea sur le dos. Au-dessus

de lui, sous le toit de chaume, l'obscurité semblait presque totale. Il la contempla en essayant de s'endormir. Mais une image revenait avec force lui troubler l'esprit : la femme marche vers le foyer, elle s'accroupit, sa jupe moulant ses cuisses et ses fesses. "Comme une gitane, songea-t-il. Une gitane qui passerait sa vie à croupetons."

Ils étaient allongés dans les buissons sur un petit coteau. À leur droite se trouvait un cimetière. Ils observaient la route. Le plus jeune mâchouillait un brin d'herbe. Les ombres des croix et des arbres s'allongeaient en s'obscurcissant. Le plus âgé restait immobile ; appuyé sur les coudes, il regardait droit devant lui. Par-delà la route, le paysage moutonnait légèrement. Des fermes, éloignées les unes des autres, étaient séparées par les rectangles jaunes et verts des champs. Chacune nichée au milieu de hauts peupliers.

— Il n'y a pas d'endroit où se cacher, déclara le plus jeune.

Sa chemise sombre était marquée au dos et sous les aisselles de traces blanches de sueur.

— On est visibles à des kilomètres. Il faut se déplacer la nuit. Chez nous, près de Włodawa..., reprit-il.

— Si tu répètes encore une fois “chez nous, près de Włodawa”, je te casse la gueule. Je sors mon pistolet et je te défonce la tronche avec la crosse. Compris ? murmura le vieux, sans détourner le regard.

— Oui, chef. Je voulais juste dire qu'ici il n'y avait pas autant de forêts que...

— ... que chez vous, près de Włodawa.

— Exactement. Chez nous, on peut passer un mois sans voir un Allemand.

— En voilà un vrai discours de soldat, le Jeune !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mon lieutenant. C'est juste que, là-bas, les conditions étaient bien meilleures.

— Alors pourquoi n'es-tu pas resté là-bas, hein ?

— Parce que j'étais recherché.

Il arracha un nouveau brin d'herbe et suivit le regard du lieutenant. Au loin, des paysans ramenaient le bétail du pâturage. Ça et là, une petite silhouette accompagnait une bête du troupeau. Des vaches, un cheval, quelques moutons. Ils avançaient péniblement vers leurs enclos, drapés déjà dans la pénombre vespérale. Une heure encore, et la nuit allait tomber. Il fallait donc se dépêcher pour avoir le temps de tout faire. La traite, l'abreuvement, l'ajout du fourrage dans les mangeoires. Une fois que la nuit noire et insondable enveloppe la campagne, il ne vous reste plus qu'à écouter, immobile, les bruits derrière le mur ou les battements de votre cœur.

— Ça fait longtemps que vous n'êtes pas retourné chez vous, lieutenant ?

— Très longtemps, petit.

Ils entendirent un grondement provenant de Hruszowa. Un grondement bas et sourd, venu de l'ouest. Telle l'annonce d'un orage, à cette différence près qu'il se répandait au niveau du sol et le faisait trembler. Cela paraissait très étrange dans cette contrée de bois, de paille, de végétation broussailleuse, de marécages et de troupeaux repus. Personne ici n'avait encore jamais entendu un bruit pareil. On avait l'impression que les paysans s'arrêtaient à mi-chemin de leurs fermes et tournaient la tête. Possible, mais les deux hommes ne regardaient plus dans cette direction. Dissimulés dans les buissons,

ils s'étaient aplatis au sol. D'abord, ils ont vu des motocyclistes. Ils avançaient par deux, leurs machines côte à côte, des MG 39 sur les capots de leurs side-cars. Avec leurs casques, leurs lunettes et leurs gants, ils ne ressemblaient en rien à des êtres humains. Derrière eux roulaient les chars. Dans la lumière tamisée du soleil déclinant, la poussière orangée qu'ils soulevaient rendait ces engins presque irréels. Le rugissement des moteurs, le grondement sourd et le tremblement de la terre s'harmonisaient mal avec ces apparitions fantômes, baignées d'une lueur brumeuse. Ils progressaient en colonne, tenant à peine sur la route étroite qu'empruntaient quotidiennement les charrettes. On aurait dit qu'ils flottaient dans les airs au milieu d'un ciel de braise. Dans les écoutilles ouvertes se tenaient, immobiles, des hommes en combinaisons noires. Le regard fixé droit devant eux, sur le paysage composé de gens et d'animaux miniatures, constellé de maisons bâties de bois et de chaume. On pourrait croire qu'au moindre souffle de vent, tout ce décor serait consumé par un feu chimérique.

— Tu les comptes, petit ?

— Oui, chef.

— Ne compte que les chars.

— Bien, chef ! murmura le jeune homme.

Cela faisait un moment déjà qu'il s'était débarrassé de son brin d'herbe et il remuait à présent les lèvres en silence. Le lieutenant le dévisagea un instant. "Comme s'il priait, pensa-t-il. C'est tout ce qu'il nous reste à faire." Il se tourna vers la route. Les véhicules affluaient sans cesse. Des transporteurs, des camions... puis de nouveau des chars, de nouveau des motos. De la ferraille, des crissements et des gaz d'échappement. Certains de ces engins, il les voyait pour la première fois. La puanteur huileuse se répandait jusqu'à la colline. Le soleil

était presque couché. Il se colla contre le sol et porta les jumelles à ses yeux. Il pouvait à présent distinguer les visages, les ballots attachés aux châssis, il aperçut même une grosse montre sur le poignet d'un tankiste. Plusieurs motocyclistes quittaient la route et contournaient la colonne tels des chiens gardant un troupeau. Il leva plus haut ses jumelles, vers les prairies qui s'étendaient par-delà la route. Il vit quelques jeunes paysans, avec une vache attachée à une corde. Impassibles, ils suivaient du regard le serpent de fer. Un soldat dans la trappe ouverte leur fit un signe de la main. Comme tirés du sommeil, les garçons levèrent la main en répondant au salut.

— Bande de petits *Volksdeutsche* ! grommela-t-il tout bas.

Une fois les chars passés, ce fut le tour des camions. Ils roulaient sans leurs bâches, remplis de soldats. Un, deux, dix. Certains soldats se tenaient debout, le bras accroché à la barre. Ils contemplaient le paysage au déclin du jour. Cigarette aux lèvres, ils avaient l'air de partir en vacances. Au milieu de ce tumulte militaire, il avait l'impression d'entendre des chants. Mais ce n'était peut-être qu'une illusion, car il avait du mal à comprendre tout cela. C'était démesuré, inattendu, surgi de nulle part. Ils traversaient son pays, riaient, fumaient des cigarettes, et lui, un lieutenant, chef de peloton, devait se contenter de les regarder défiler : leurs compagnies, leurs bataillons, leurs brigades et leurs divisions. Tapi dans les buissons comme un animal, dans son propre pays, en compagnie d'un gamin qui lui assurait savoir compter jusqu'à cent. Il pouvait bien croire qu'ils chantaient, pourquoi pas ? Il sentit la rosée s'évaporer. La colonne venait de passer. Un instant plus tard arriva encore un Kübelwagen avec trois

officiers et un chauffeur. Escorté par trois motos. Puis ce fut le silence.

— Combien y en a-t-il ?

— Je dirais environ cinquante, mon lieutenant.

— Tu dirais ?

— C'est-à-dire, pas loin de cinquante, mon lieutenant. À coup sûr.

— Et à Włodawa, vous les comptez comment, hein ?

— Ça dépend, mon lieutenant.

— Vous comptez par sizaines ?

— Aussi, acquiesça le jeune homme.

Il s'assit et se mit à chercher nerveusement un nouveau brin d'herbe.

— Putain ! mais c'est la guerre, le Jeune. "Je rapporte, mon lieutenant, que j'ai vu passer environ sept sizaines de Panzerkampfwagen III", c'est ça ? Autrement dit, trois quinzaines, hein ?

— Oh, vous connaissez l'allemand, chef ?

— C'est ça, répondit le lieutenant, en fouillant dans la poche intérieure de sa veste pour trouver ses cigarettes.

Il alluma un briquet à gaz en couvrant la flamme avec sa main, puis tendit le paquet au garçon.

— Je ne fume pas, chef.

— Je vois bien. Tu mâches de l'herbe comme du bétail. Tu devrais fumer plutôt. Pour connaître le goût de la civilisation. La civilisation allemande. Et celui de ton ennemi, pour comprendre à qui tu t'attaques. Vous, dans vos campagnes, vous avez dû fumer du gros-cul, vous semiez du tabac de jardin derrière la grange, puis enrouliez ce tabac dans un bout de journal, mais ici, c'est la guerre, petit, les panzers paradent comme les chevaliers teutoniques, alors il faut que tu apprennes à fumer ! Ils sont faits de fer, petit, apprends donc à fumer, et il te sera plus facile de mourir. Tu prendras une taffe, et c'est tout.

Le Jeune saisit une cigarette et la fourra maladroitement dans sa bouche. Il la tenait au coin des lèvres. Il avait dû remarquer cette façon de faire chez quelqu'un. Il actionna le briquet à plusieurs reprises et, quand enfin la flamme jaillit, il eut du mal à l'atteindre avec sa clope. Dans l'obscurité de la nuit tombante, son visage paraissait presque enfantin. Il s'étouffa et se mit à tousser. Le lieutenant lui reprit la cigarette et l'éteignit. Une fois la quinte de toux passée, le garçon s'étendit dans l'herbe humide en respirant profondément.

— Tu dois t'exercer un peu. En commençant par du tabac brun de préférence.

On ne voyait plus aucune lumière dans les fermes éparpillées. La nuit les avait englouties. Comme s'il n'y avait plus personne. Leurs habitants étaient pourtant là, assis ou allongés dans l'obscurité qui ne faisait que s'épaissir. Certains récitaient à mi-voix un "Je vous salue Marie", ou une autre prière, comme "Sous l'abri de ta miséricorde", dans l'espoir de trouver un refuge dans les ténèbres de la nuit, de tenir jusqu'à l'aube, sans que nul ne vienne les importuner puisqu'ils étaient invisibles. Depuis toujours, il en était ainsi : ils ne voulaient voir que leurs proches, personne d'autre, refusant de regarder plus loin que la limite de leur village. Dans les prés, un roi caille poussa son cri. Au milieu de ce silence de plomb, sa voix dure et persistante sonnait comme une raillerie, ou comme un avertissement — rien n'est jamais tel qu'il y paraît.

Le lieutenant écrasa le mégot entre ses doigts et se leva.

— Allons-y, ordonna-t-il.

Ils descendirent la pente pour rejoindre la route. Le sable était creusé par de profondes ornières. L'air chaud sentait encore le gaz d'échappement et le fioul — l'odeur métallique des machines chauffées. Ils traversèrent la voie

et la prairie humide de rosée. Le lieutenant emprunta un sentier au milieu des champs de blé. Ils marchaient à trois pas l'un de l'autre et se voyaient à peine. Instinctivement, le Jeune arracha un épi, il reconnut que c'était de l'avoine. Il l'écrasa et mit quelques graines dans la bouche. Spongieuses, elles avaient un goût sucré, pas encore mûr, mais elles l'aidèrent à éliminer le relent de tabac. Il en arracha un autre, puis un autre encore, essayant de tromper ainsi sa faim.

— Tu vas attraper la chiasse.

— Vous avez une bonne oreille, lieutenant.

— En effet.

— Je n'attraperai rien du tout. Je n'ai rien mangé depuis ce matin.

— Tu mangeras dans une heure.

Ils avançaient, les jambes de leur pantalon trempées jusqu'aux genoux. Entre les fermes dispersées, en suivant le lacet de la route par laquelle étaient passés les chars. Dans le lointain, depuis la bourgade et la rivière, résonnaient des hurlements et des aboiements de chiens. "On doit les entendre jusqu'à l'autre rive, songea le lieutenant. Ils ont tout planifié, les salauds, mais ils ignoraient qu'il y avait tant de clébards ici." Derrière le village et la rivière, au-dessus de l'horizon noir, apparut un croissant de lune rouge. Ils marchaient d'un pas cadencé et rapide, effleurant les chiendents humides et les mauvaises herbes qui avaient envahi l'accotement. Bientôt, ils aperçurent les silhouettes lointaines des grands peupliers cernant les enclos. Des taches noires, plus sombres encore que l'horizon et le ciel. Sans ralentir, le lieutenant tournait tantôt à droite, tantôt à gauche, à croire qu'il connaissait le labyrinthe des sentiers du bocage depuis sa naissance. À droite, à gauche, mais toujours en contournant de loin les bosquets d'arbres

sombres. Pas un seul chien n'avait entendu leurs pas. Parfois seulement, un cabot poussait un aboiement ici ou là, mais c'était en réponse à l'agitation canine de la bourgade. Dans cette obscurité à peine éclairée, le Jeune s'était soudain rendu compte que le lieutenant était plus petit que lui. Plus petit et trapu, il lui arrivait tout juste à l'épaule ; il brassait l'air comme s'il avançait contre un vent en rafales, alors que la nuit était d'un calme plat. Il crut même entendre sa respiration régulière et profonde, tenace comme celle d'un nageur ou d'un coureur aguerri. Peut-être l'entendait-il vraiment.

Sur la table était posée une lampe à pétrole éteinte. À la sortie du tube, le verre était complètement noirci. Ils étaient trois, assis autour de la table. Dans la pénombre de la cuisine, une femme corpulente s'affairait devant les fourneaux. Une odeur de lard frit se mélangeait aux relents de pétrole et d'air renfermé qui stagnait dans la pièce. La femme s'accroupit avec difficulté et jeta une poignée de pommes de pin dans le four. Le feu réactif illumina son visage immobile.

— La prochaine fois, ouvre plus rapidement la porte ! lança le lieutenant.

— On roupillait déjà, répondit l'homme.

Il n'était pas rasé, portait un vêtement sale. Il passait et repassait la main sur les poils de sa barbe, les yeux fixés droit devant lui.

— Et nous, on frappait.

— Oui, mais au point de casser une vitre...

— Fallait t'extirper plus vite de sous ta couette...

— On pouvait pas savoir que c'était vous, monsieur le Cendré...

— Le Gris, le corrigea le lieutenant.

— ... monsieur le Gris... Comment on pouvait le savoir, d'ailleurs ? Des tas de gens errent la nuit, viennent toquer à votre porte. Ça fait peur.

— Qui erre ?

— Des tas de gens différents. Parfois ils toquent, puis s'en vont, mais il arrive qu'ils essaient de défoncer la porte. Alors, nous, on reste assis dans le noir sans faire de bruit.

— Tu n'as pas de chien ?

— Ils lui ont tiré dessus.

— Qui ça, ils ?

— Je ne sais pas. Il aboyait, alors ils l'ont abattu. Une nuit. La lune était voilée, comme aujourd'hui.

La femme posa sur la table une poêle, une demi-miche de pain, un couteau et deux cuillères. Elle s'apprêtait à se retirer, mais le lieutenant l'interpella :

— Tranche le pain et ne te fais pas prier.

Les yeux baissés, elle appuya le pain contre sa poitrine et coupa quelques tranches épaisses. Puis elle alla s'asseoir sur le lit. L'air frais de la nuit pénétrait par la vitre brisée, atténuant la touffeur de la pièce. Elle jeta un foulard sur ses épaules et se figea. Le lieutenant sortit son pistolet de sa gaine et le posa sur la table. Il saisit une cuillère et fit un signe de tête au Jeune. Ils mangèrent en silence. On pouvait entendre le tic-tac du réveil en étain quelque part dans l'obscurité. Le garçon arrachait de gros morceaux de pain et les fourrait dans sa bouche. De la graisse coulait sur son menton. Le lieutenant reposa enfin sa cuillère et poussa la poêle dans sa direction.

— Finis-moi ça ! Tu es en pleine croissance encore.

Puis il s'adressa à l'homme assis à son côté, immobile, les coudes posés sur la table, le regard noyé dans l'obscurité.

— Tu soutiens donc ne pas savoir qui vient frapper à ta porte, dit-il.

— Une fois, c'étaient des juifs. Ils ont demandé comment atteindre la rivière.

— Et alors ? Tu leur as montré ?

— Oui, pour qu'ils s'en aillent.

— Et les Allemands ?

— Eux, ils ne viennent pas ici, monsieur le Gris. Notre maison est en bordure de la forêt. Parfois, on les voit de loin rouler sur leurs motos. Mais qu'est-ce qu'un Boche viendrait foutre ici ? Les juifs, c'est différent. Les juifs, ça parcourt les forêts. La nuit surtout.

— Et ceux qui ont tiré sur ton chien ?

Le lieutenant étala un chiffon sur la table et attrapa son pistolet. Il retira le chargeur, vérifia la chambre, poussa la glissière, puis se mit à démonter le reste. Il étudiait chaque pièce à la lumière jaune de la lampe, avant de la placer sur le morceau de tissu taché. Il sortit un autre chiffon de sa poche et en arracha quelques bandes. Il effectuait tous ces gestes rapidement, machinalement, sans être indisposé par le faible éclairage. Il introduisait le tissu dans les coins et les recoins de l'arme, frottait, désencrassait, puis contemplait le résultat. Il vida le chargeur avec son pouce et le nettoya avec soin, cartouche après cartouche.

— Ils n'étaient pas d'ici. Ils ont tiré sur mon Burek, puis se sont mis à frapper à coups de poing sur ma porte. J'ai jeté un coup d'œil dehors en faisant attention à ne pas être vu. Il y avait encore de la neige, j'en ai aperçu deux, mais je sentais bien qu'ils étaient plus nombreux. Ma femme m'a dit de ne pas ouvrir, mais j'ai pensé : "Si je n'ouvre pas, ils vont me la foutre en l'air, ma porte." C'était en mars, mais il faisait un froid de canard. Je me suis dit que s'ils étaient venus jusqu'ici et qu'ils avaient

tiré sur le chien, ils ne s'en iraient pas comme ça. J'ai demandé à la vieille d'allumer la lampe, et je suis allé leur ouvrir. Comme je le pensais, ils n'étaient pas deux, mais quatre. Ils m'ont poussé sans crier gare, j'ai valsé au fond du couloir. Ils ont braqué une lampe torche sur mes yeux, et hop ! dans la pièce. Quatre types. Le cinquième, je l'ai appris par la suite, est resté devant la maison pour faire le guet. Ils ont fouillé dans tous les coins pour voir s'il n'y avait personne de caché, puis ils se sont affalés autour de la table, et il a fallu leur donner à manger. Ils avaient des fusils...

— Des fusils comment ? l'interrompt le lieutenant.

— Ordinaires. L'un avait une mitrailleuse allemande. Ils les ont gardés avec eux. Ma bonne femme s'est mise à se lamenter, parce qu'on tire le diable par la queue, nous, on n'avait rien à leur offrir, mais je lui ai dit de se taire, vu qu'ils étaient quatre, et quatre types armés, ça rigole pas. Bref, fallait qu'elle leur donne ce qu'elle avait sous la main. Ils ont tué le chien, ils pouvaient bien tirer sur le cochon, pourquoi pas ? Il y avait une marmite de pommes de terre sur le feu, elle y a ajouté une poêlée de lardons et aussi du chou, c'est tout ce qu'on avait. Ils voulaient de la vodka, mais je ne suis pas idiot, tout de même. Quatre types ivres et armés ? J'ai dit que je n'en avais pas, de la vodka. Ils se sont goinfrés, ils n'ont même pas retiré leur chapka, on aurait dit des youpins, et à peine la bâfrée terminée, ils tombaient déjà de sommeil, mais ils ont appelé leur camarade pour qu'il becte un peu, lui aussi. C'était le plus jeune. Il a mangé et il est reparti, et eux, affalés à même le sol avec leurs fusils, ils se sont endormis. J'ai éteint la lampe, et j'ai rejoint ma vieille sous la couette, mais je n'arrivais pas à fermer l'œil, je les écoutais ronfler en espérant qu'une bêtise ne leur passerait pas par la tête. Au bout d'un moment, le

type est revenu, il en a réveillé un autre et s'est couché à sa place. Il faisait encore nuit quand ils ont plié bagage. Ils ont braqué la lampe torche sur nous et ils sont partis. Ils ont quand même embarqué cinq kilos de lard de la remise, puis ils ont disparu dans la nature.

— Tu soutiens qu'ils n'étaient pas d'ici ?

— Parfaitement. Ils ne parlaient pas comme nous. Plutôt comme des citadins. Un peu comme vous, lieutenant.

À l'aide d'un écouvillon, le lieutenant passa un bout de tissu dans l'orifice du canon. Il examina la crosse à la lumière de la lampe. Puis il remonta le pistolet en quelques secondes.

Le repas et l'alcool lui avaient donné chaud. Il s'avança un peu vers la vitre cassée. Autour de la lampe tourbillonnaient des papillons de nuit. Ceux qui s'étaient brûlé les ailes agonisaient sur la table. Il défit avec soin les lacets de ses godillots et les laissa glisser sur le plancher. Il remua les orteils pour se débarrasser de ses chaussettes russes, les morceaux de tissu se dénouèrent tout seuls, libérant ses pieds. Aussitôt soulagés au contact du sol frais. Il avait quinze ans, mais avait prétendu en avoir seize et demi ; sans doute l'avait-on cru, vu sa grande taille. C'est pourquoi le Gris lui avait versé sans hésiter un verre de gnôle bleuâtre, et lui n'avait pas osé avouer qu'il buvait de l'alcool pour la troisième fois de sa vie seulement et qu'il avait très chaud. Accoudés à la table, les autres discutaient en fumant. Ils transpiraient à grosses gouttes et parlaient de plus en plus fort. La pièce résonnait de leurs voix. Si quelqu'un était entré à ce moment-là, on ne l'aurait pas entendu. C'est en tout cas ce qu'il pensait. Les papillons de nuit aux ailes calcinées se mouraient autour du pistolet noir. Il se leva et dit qu'il allait faire un tour. Le lieutenant hocha la tête sans même lever les yeux sur lui. Lorsqu'il referma la porte, une obscurité compacte l'enveloppa, mais il se souvenait qu'il fallait tourner à gauche, puis encore à gauche.

Il sentait la fraîcheur du sol sous ses pieds et la rugosité des poutres de bois sous sa main. Il aperçut enfin un filet de clair de lune qui filtrait par la petite lucarne au-dessus de l'entrée. Il trouva à tâtons la poignée de fer et poussa délicatement la porte.

L'herbe humide et froide lui détendit les pieds. Des ombres noires et des bandes de lumière argentées striaient la cour. Tout était silencieux. On n'entendait ni chien ni vent. Le terrain descendait en pente douce vers la rivière, comme si les maisons, les champs, les gens endormis et les animaux allaient glisser de ce côté-là, laissant apparaître de la chair nue, comme une entaille. Il repensa aux chars qui s'étaient tus, immobilisés quelque part dans cette nuit profonde. À la route creusée par leurs chenilles, à leurs carapaces figées, couvertes de rosée à présent. Il avait du mal à comprendre pour quelle raison ils étaient venus ici, dans ce trou perdu, sur ce rivage vert et marécageux. À l'école, on lui avait appris que ce pays n'avait que des ennemis. À la maison, on lui répétait de ne faire confiance à personne et de ne pas parler aux étrangers. Il n'avait jamais vu d'étrangers. Ici, tout le monde se ressemblait. Jusqu'à l'arrivée de ceux-là.

Il contourna la maison, fit le tour du potager clôturé par une petite palissade ; derrière s'étendait une obscurité épaisse. Il contempla la nuit en tendant l'oreille vers l'endroit où devaient stationner les soldats pour la nuit. Il savait que c'était loin, mais ressentait une sorte de curiosité mêlée de peur. Il se dit qu'il aimerait aller là-bas pour regarder en cachette ce qu'ils faisaient. Est-ce qu'ils mangeaient, se reposaient, dormaient comme tout le monde ? Il marcha sur des orties, avant de reprendre le chemin qui contournait la maison ; après avoir longé le mur aveugle, il s'arrêta à l'angle pour jeter un coup d'œil derrière. Il était sur le point de sortir de l'ombre

lorsqu'il entendit les voix des deux autres. Ils se tenaient au clair de lune, pantalons abaissés, en train de pisser.

— Vous pensez qu'ils vont marcher contre les Russes, monsieur le Gris ? Ils sont de mèche, alors comment feront-ils ? Quand la guerre a commencé, on les a vus ici, ensemble. Un Ruskoff et un Boche dans la même voiture, partageant une bouteille de vodka. Les gens l'ont vu et ils en ont parlé. C'est après seulement que les Russes se sont retirés sur l'autre rive. Mais admettons qu'ils y aillent, jusqu'où iront-ils, hein ? C'est immense là-bas. Mon père a été déporté en Sibérie, alors il nous a raconté. Depuis l'Oural, ils ont voyagé pendant deux mois, sans même atteindre la moitié du chemin...

— Pour quelle raison ? demanda le lieutenant, occupé à reboutonner son pantalon.

— Parce qu'il était uniate, monsieur le Gris.

Le lieutenant ajusta son pistolet dans sa gaine, recula de deux pas et fourra ses mains dans les poches.

— Et tu te dis polonais, toi ?

— Polonais, oui, monsieur le Gris.

— Avec un père russe, une religion russe ?

— Mon père était polonais, ma mère...

— Romaniuk, un Polonais, c'est un catholique, putain de merde ! Il n'y a pas d'autres Polonais.

Le paysan voulut lever les mains en signe de protestation, mais il décida de fermer d'abord sa braguette et, plié en deux, se mit à chercher les boutons. Il tendit ensuite le bras vers le lieutenant et s'écria d'une voix brisée :

— J'ai pourtant été baptisé à l'église de Hruszowa ! J'ai fait ma première communion et après ma confirmation ! Je n'ai rien d'un Russe. Ma mère est même allée en pèlerinage à Jasna Góra ! Alors, qu'est-ce que j'ai à voir avec les Russes, moi ? Rien du tout ! Je porte une médaille bénite !

Sur ce, il avança vers le lieutenant en tâtonnant sa poitrine sous sa chemise jusqu'à ce qu'un petit éclat brille dans la noirceur bleutée de la cour.

— C'est la Vierge de Jasna Góra ! L'évêque lui-même l'a bénite, monsieur le Gris !

Le lieutenant fit un pas en arrière, les mains sur les hanches.

— De Jasna Góra, dis-tu... Et est-ce que tu sais qu'ici, c'est Notre-Dame de la Porte de l'Aurore la plus importante ? Que c'est elle que tu devrais porter autour du cou ? La Vierge de Jasna Góra, qu'ils se la portent là-bas, et pour toi, espèce d'enfoiré, c'est Notre-Dame de la Porte de l'Aurore. Point barre ! fulmina-t-il en trébuchant.

Il retrouva vite son équilibre, dégaina son pistolet et le pointa sur la tête de l'homme. Ce dernier leva machinalement les mains en l'air. La couche d'oxyde scintilla dans la lumière argentée.

— Monsieur le Gris, mon lieutenant, vous avez un peu trop bu..., bredouilla Romaniuk.

Il tomba à genoux, tendant les bras devant lui, comme s'il voulait repousser un fantôme.

— Exactement ! Mets-toi à genoux et prie, fils de pute, pour effacer tes péchés russes en bon catholique...

Le lieutenant abaissa soudain son pistolet et agita son autre main avec résignation. Celle avec l'arme pendait mollement. Il regarda autour de lui, comme sorti d'un rêve. Au milieu de cet enclos sombre, tacheté et strié d'une lumière froide.

— Romaniuk, où est passé ton chien ? demanda-t-il.

— Ils l'ont tué, je vous l'ai déjà dit.

— Bande de salauds ! Ils tuent les chiens. Qui va aboyer maintenant à leur passage, hein ? lança-t-il à mi-voix. Je vais à la grange. Que le Jeune me réveille dans deux heures.

Elle lui posa la main sur la nuque en pressant sa tête contre la terre. Allongés dans une tremblaie, ils attendaient le crépuscule. De l'autre côté de la route, au loin, se déployait une bande de forêt bleu marine. Une charrette roulait sur la gauche. Le craquement du bois et le tintement du fer résonnaient dans l'air figé. Le paysan avait la tête baissée, il somnolait. Il avait attaché les rênes au rancher, si bien que le cheval avançait tout seul en traînant ses sabots sur la route sablonneuse qui montait légèrement. Avant d'en atteindre le sommet, le canasson baissa la tête à l'image de son maître. Le paysan mit un certain temps à se réveiller. Il reprit les rênes, donna un coup de fouet à l'animal et se rendormit aussitôt. Le cheval recula d'un demi-pas, puis tira sur le harnais et continua son chemin. Lorsqu'ils disparurent derrière la colline, la jeune fille retira sa main de la nuque du garçon et s'appuya sur les coudes.

— Ils sont partout. J'ignorais qu'ils étaient si nombreux. Parfois, on ne les voit pas du tout, et puis ils apparaissent soudainement, dit-elle en se retournant sur le dos, les mains jointes sous sa tête. Je suis fatiguée. Ça fait trois jours que nous marchons. Que nous rampons comme des Indiens. Sans même savoir si c'est dans la bonne direction.

— C'est la bonne. Vers l'est, répondit le garçon.

Il était allongé sur le côté, fixant le profil de la fille.

— Là où le soleil se lève le matin. Vers l'est. Brest, Koursk, Voronej, Tchkalov, Irkoutsk, Oulan-Oudé, Tchita, Blagovechtchensk et... Birobidjan. C'est simple.

— Arrête ! On devrait demander à quelqu'un.

— Tu sais bien que non.

Il se libéra des sangles de son sac à dos qu'il laissa glisser sur l'herbe. Une tache de sueur s'étalait au dos de sa chemise grise. Elle attira immédiatement des mouches.

— Mais oui, bien sûr que je sais ! répondit-elle. Restons donc allongés ici jusqu'au crépuscule. On devrait y parvenir aujourd'hui même.

— Et après, qu'est-ce qu'on fera ?

— Rien. On passera, Max. On trouvera bien quelqu'un qui nous fera passer.

L'air était chaud. Dans le silence que rien ne troublait, ils faisaient penser à deux enfants égarés, tout droit sortis d'un conte. Le matin, elle lui avait fait remarquer qu'ils ne s'étaient encore jamais aventurés hors de la ville. Ils partaient bien en vacances, mais ne connaissaient pas véritablement ce pays, ses confins au parfum si étrange et enivrant, qui s'étendaient à n'en plus finir. Ça sentait les bêtes, la nature et la terre à la fois. Ils avaient l'impression que la charrette avait laissé traîner derrière elle une odeur trouble, ni tout à fait humaine ni animale, et ils s'imaginèrent qu'elle pouvait émaner d'un refuge où sommeillaient l'inconnu et le danger.

— Sais-tu pourquoi l'arbre au-dessus de nous n'arrête pas de frémir, alors qu'il n'y a pas un brin de vent ? demanda-t-il.

— Non, je ne sais pas, répondit-elle.

— C'est parce que Judas s'y est pendu. C'est un tremble. Selon une autre version, on a cloué Jésus sur une croix en bois de tremble.

— Plutôt un vampire, non ? Et il a été transpercé.

— Non. Jésus. Crucifié par des juifs.

— Et ils avaient des trembles là-bas, Max ?

— Même s'ils n'en avaient pas là-bas, ils en avaient assez ici pour crucifier. Car c'est ici qu'ils l'ont fait. À Góra Kalwaria*, par exemple. Ou bien à Węgrów. Là-bas, ce n'était pas suffisant, alors ils ont attendu pour le crucifier ici. Pour que la population locale ait aussi son propre crucifié. Pour qu'il y ait une justice. Car ce n'est pas juste que tout se passe là-bas, dans une Palestine crasseuse, parmi des étrangers, qui de toute façon n'ont même pas su apprécier...

— Comment est-ce que tu sais ça, Max ? Toutes ces choses sur les trembles, sur les Judas, les Jésus, et le reste ?

— Simple question d'ethnographie, Doris. L'ethnographie, ça s'étudie. Nous vivons dans un pays hautement ethnographique. Tu as bien vu la charrette tirée par un cheval plus intelligent que son maître, non ? Comme dans une fable. Comme aux temps anciens, où la roue venait tout juste d'être inventée.

— Et tu penses que lorsque nous traverserons la rivière, l'ethnographie va disparaître d'un coup ? demanda-t-elle dans un léger sourire. Il me semble pourtant que plus on progresse vers l'est, plus l'ethnographie gagne du terrain, mon petit Max. Je crois même qu'il n'y a rien là-bas, à part l'ethnographie, tu sais ?

— Et à part la modernité qui combat efficacement cette dernière. L'ethnographie n'a aucune chance contre la

* Góra Kalwaria, qui signifie mont du Calvaire, est un village en Pologne.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

modernité, déclara Max d'une voix ferme, en s'ébrouant pour se débarrasser des mouches.

La tache sur sa chemise avait un peu séché, laissant apparaître un contour blanc. Il fouilla dans son sac à dos et en sortit un morceau de pain. Il le rompit en deux et en tendit une moitié à la fille. Pendant un instant, ils mangèrent en silence, le regard fixé sur la forêt qui s'étendait à un kilomètre de là. Derrière un damier de champs colorés et la bande de prairies vertes. Tout était calme, et l'air se densifiait lentement.

— On va attendre un peu et on va y aller, puis on continuera à travers la forêt vers la droite. Je pense que nous atteindrons l'autre rive demain, dans la nuit. Même s'il y a de l'ethnographie là-bas, au moins les Allemands n'y sont pas, eux. Avec leur modernité, dont nous sommes la cible. Mais il existe aussi une autre modernité là-bas, et elle ne nous veut aucun mal, bien au contraire. Peut-être même qu'elle nous attend, ma petite Doris. Peut-être qu'elle a prévu un endroit pour nous.

— Au bord de l'Amour, par exemple.

— Ou un peu plus près.

Il se retourna et se roula en boule. La jeune fille s'approcha de lui, et ils s'endormirent bientôt dans l'ombre ondoyante de l'arbre auquel s'était pendu Judas. Ils s'endormirent comme des animaux, d'un sommeil alerte, saccadé, indispensable pour le corps, même quand l'esprit ne parvient plus à s'abandonner dans l'oubli. À dix ou à vingt kilomètres de la rivière. Dans un pays qui les emprisonnait, tout en les protégeant d'une cruelle manière. À l'image de la forêt qui protège les animaux, mais qui, en même temps, les laisse en pâture à leurs prédateurs, mais que pourtant aucun animal n'est en mesure de quitter. Dans son sommeil, Doris se blottit